

Hélène et Jean Bastaire

## Pour une écologie chrétienne

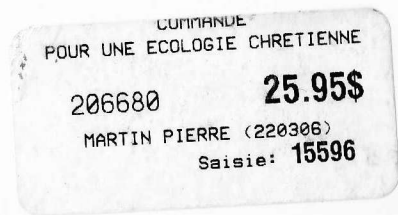
Le désastre écologique, le mépris de la création et l'exploitation égoïste des ressources naturelles obligent les hommes à réfléchir d'urgence à l'avenir de la planète. Les chrétiens plus que les autres. En effet, la glorification de la nature par toute la Tradition chrétienne, le respect de la création inscrit dans la Bible et le souci écologique de Jean-Paul II devraient placer les baptisés aux avant-postes de l'engagement pour un monde où l'homme serait le gestionnaire humble et responsable de son environnement. Un audacieux plaidoyer pour une écologie chrétienne à partir d'une triple réflexion scripturaire, historique et théologique.

*Préface par Mgr Olivier de Berranger, Mgr Jean-Louis Brugès et Mgr Michel Dubost.*

*Hélène et Jean Bastaire travaillent depuis longtemps à l'élaboration d'une mystique chrétienne de l'écologie. Ils ont publié aux Éditions du Cerf : Le Chant des créatures (1996), Chiens du Seigneur (2001), Le Dieu mendiant (2003).*



9 782204 074582



13 €  
N 2-204-07458-6  
Sodis 8271062  
2004-III

Document D.R. mgbb studio flageoal

# Hélène et Jean Bastaire

## Pour une écologie chrétienne



Pour une écologie chrétienne

cerf

### L'arbre de la croix.

L'histoire chrétienne propose une nuée de témoins qui, à travers les siècles, attestent avec éclat cette communion entre toutes les créatures. On y voit l'espérance eschatologique répondre pour toutes au jaillissement de la genèse initiale, sans en retrancher aucune de l'amour du Père, par le Fils, dans l'Esprit\*.

Le premier grand témoin est Irénée de Lyon, venu d'Asie Mineure où il a été disciple de Polycarpe, lui-même disciple de l'évangéliste Jean. On ne s'étonnera pas que, dans *Contre les hérésies*, il reprenne les idées du prologue de Jean sur le Verbe de Dieu comme « Auteur du monde » et « soutenant invisiblement toutes les choses créées ». Plus paulinienne est l'affirmation que le Verbe « s'est fait chair et a été suspendu au bois, afin de récapituler toutes choses en lui<sup>1</sup> ».

\* Pour ce chapitre et le suivant, on aura un panorama plus complet en se reportant à l'ouvrage des mêmes auteurs : *Le Chant des créatures*, par Hélène et Jean BASTAIRE, Paris, Éd. du Cerf, 1996.

1. IRÉNÉE DE LYON, *Contre les hérésies*, V, 18, 3, Paris, Éd. du Cerf, 1984, p. 625.

Dans un autre ouvrage, à propos du même thème, Irénée précise l'image de la croix inscrite au cœur du monde. « Le Fils de Dieu a été crucifié pour tout, ayant tracé le signe de la croix sur toutes choses. Car il était juste et nécessaire que Celui qui s'est rendu visible amenât toutes les choses visibles à participer à sa croix<sup>1</sup>. »

Un texte anonyme du III<sup>e</sup> siècle reprend cette image en la combinant avec une figure classique de l'anthropologie religieuse : celle de l'arbre cosmique par qui se maintient l'ordre du monde. Il s'agit cette fois de l'arbre de la croix avec lequel le Crucifié ne fait qu'un. L'auteur manifeste un lyrisme incomparable pour en célébrer l'amplitude.

« Plante immortelle, il se dresse au centre du ciel et de la terre : ferme soutien de l'univers, lien de toutes choses, support de toute la terre habitée, entrelacement cosmique, comprenant en soi toute la bigarrure humaine, fixé par les clous invisibles de l'Esprit pour ne pas vaciller dans son ajustement au divin, embrasant l'atmosphère entière de ses mains incommensurables. »

Mais du fait du péché, l'arbre impassible des mythologies anciennes est devenu ici un arbre tragique sur lequel le Crucifié, « tout entier en toutes choses et à lui seul, lutte nu contre les puissances de l'air. Quand ce combat cosmique prend fin, peu s'en faut que le monde ne périsse. Mais le grand Jésus rend son divin esprit au Père. Alors, dans son ascension, cet esprit redonne vie et force à toutes choses qui tremblaient et

1. IRÉNÉE DE LYON, *Démonstration de la prédication apostolique*, 34 ; cité par Jean DANIELOU, *Théologie du judéo-christianisme*, Paris, Desclée, 1958, p. 305.

de nouveau l'univers entier devient stable, comme si cette divine extension et ce supplice de la croix l'avaient pénétré<sup>1</sup>. »

### **Fraternité avec les bêtes.**

Une autre image apparaît vers la fin de l'Antiquité chrétienne et connaît une fortune beaucoup plus durable que celle de l'arbre cosmique : l'image de l'amitié avec les bêtes et des bêtes entre elles. Elle trouve son origine dans l'Ancien Testament où elle revêt d'ailleurs, chez Isaïe par exemple, une signification parousiaque : « le loup paîtra avec l'agneau<sup>2</sup> », ce qui implique que l'homme cessera lui aussi de manger la chair des animaux. Dans le Nouveau Testament, Marc clôt l'épisode de la tentation au désert en disant que « Jésus vivait avec les bêtes sauvages, et les anges le servaient<sup>3</sup> ».

Les Pères du désert s'empresseront d'imiter le Seigneur et seront gratifiés comme lui du compagnonnage des bêtes. Auprès des ermites, les lions deviennent végétariens et se nourrissent de pois chiches et de dattes. Le lion de Cyriaque, au désert de Sousakim, garde les laitues du moine contre les chèvres errantes<sup>4</sup>. Le lion de Gerasime, au désert du Jourdain, protège l'âne de son bienfaiteur et le remplace au besoin<sup>5</sup>. Au désert du

1. *Sixième homélie sur la Pâque* ; cité par Henri DE LUBAC, *Catholicisme*, Paris, Éd. du Cerf, 1947, 4<sup>e</sup> éd., p. 408-409.

2. Isaïe, 12, 6.

3. Marc, 1, 13.

4. *Les Moines d'Orient*, t. III/3, trad. A. J. Festugière, Paris, Éd. du Cerf, 1963, p. 49.

5. Jean MOSCHUS, *Le Préspirituel*, Paris, Éd. du Cerf, coll. « Sources chrétiennes », 1946, p. 154-157.

Sinaï, Syméon l' Ancien rencontre un anachorète auquel un autre lion apporte régulièrement des dattes. « C'est mon frère », dit le solitaire<sup>1</sup>.

La même connivence se produit dans les ermitages d'Occident. Ici, ce sont les ours qui jouent le rôle des lions. Un ermite italien, Florentius, a un ours qu'il appelle son frère et qu'il emploie pour mener chaque jour ses brebis au pâturage<sup>2</sup>. Aventin de Troyes enlève une grosse épine à la patte d'un ours qui se roule de plaisir à ses pieds. Il remet aussi à l'eau les poissons qu'on lui donne et sauve une biche des chasseurs<sup>3</sup>. Calais du Mans sauve un buffle, Basle de Champagne prend sous sa protection un sanglier, Marcoul de Coutances permet à un lièvre d'échapper à la meute qui le traque<sup>4</sup>.

Les moines irlandais rivalisent entre eux dans l'amour des bêtes. Brendan arrête d'un mot les chiens qui poursuivent cerfs, sangliers et lièvres. Brigide appelle les canards à se poser sur elle et les caresse de la main. Colomban voit folâtrer autour de lui bêtes sauvages et oiseaux, tandis qu'un écureuil se glisse dans sa manche et s'installe sur son cou. Moling a l'amitié d'une mouche, d'un roitelet et d'un chat. Gall évangélise un ours et s'assure pour pêcher du concours de deux loutres<sup>5</sup>.

1. THÉODORET DE CYR, *Histoire des moines de Syrie*, t. I, Paris, Éd. du Cerf, coll. « Sources chrétiennes », 1977, p. 355-361.

2. GRÉGOIRE LE GRAND, *Dialogues*, t. II, Paris, Éd. du Cerf, coll. « Sources chrétiennes », 1979, p. 319.

3. Paul GUÉRIN, *Les Petits Bollandistes. Vie des saints*, t. II, 1<sup>re</sup> éd., 1874, p. 287.

4. ID., t. VII, p. 558, t. XIII, p. 603, t. V, p. 191.

5. Hélène et Jean BASTAIRE, *Le Chant des créatures*, Paris, Éd. du Cerf, 1996, p. 39-40.

À l'autre bout du monde chrétien méditerranéen, vers la même époque, un grand mystique syriaque, Isaac de Ninive, définit fort bien ce charisme de réconciliation universelle, lorsqu'il évoque l'humble de cœur qu'honore toute la création. « Les fauves meurtriers s'approchent de lui comme de leur maître, ils remuent la tête, ils lèchent ses mains et ses pieds. Car ils ont senti, émanant de lui, cette odeur qu'exhalait Adam avant la transgression<sup>1</sup> ».

C'est pourquoi, continue Isaac de Ninive, « un cœur compatissant brûle pour les hommes, pour les oiseaux, pour les bêtes, pour les démons, pour toute créature. Si forte et si violente est sa compassion, et si grande est sa constance, que son cœur se serre et qu'il ne peut supporter d'entendre ou de voir le moindre mal ou la moindre tristesse au sein de la création ». Aussi prie-t-il en larmes à toute heure et pour tous<sup>2</sup>.

### La Pâque de l'univers.

En ce même VII<sup>e</sup> siècle, l'immense théologien byzantin Maxime le Confesseur reprend et développe les perspectives pauliniennes sur le Christ cosmique. Dans ses *Questions à Thalassios*, il affirme : « Le Christ est le grand mystère caché, la fin bienheureuse pour laquelle tout fut créé, fin antérieure à toute existence. C'est le regard fixé sur ce but que Dieu a appelé les choses à l'existence. Le Christ constitue le plérôme (la

1. ISAAC LE SYRIEN, *Œuvres spirituelles*, Paris, Desclée de Brouwer, 1981, p. 139.

2. *Ibid.*, p. 395.



plénitude) où les créatures accomplissent leur retour en Dieu<sup>1</sup>. »

Par son péché, continue Maxime dans les *Ambigua*, « Adam a livré la nature entière comme une proie à la mort ». Aussi le Nouvel Adam s'incarne-t-il pour exorciser cette malédiction, si bien que grâce à lui « la terre entière est sanctifiée en revenant à travers la mort au paradis ». Ainsi se réalise la Pâque cosmique, lorsque l'univers entièrement assumé par le Corps glorifié du Christ fait retour au Père. « Le monde total, dit superbement Maxime, entre totalement dans le Dieu total<sup>2</sup>. »

Au IX<sup>e</sup> siècle, à la cour de Charles le Chauve, Jean Scot Érigène introduit dans le haut Moyen Âge occidental la pensée de Maxime le Confesseur qu'il traduit en latin. Il lui emprunte en particulier l'idée qu'à la fin des temps le Christ « accomplira universellement en tous les parfaits ce qu'il a réalisé individuellement pour lui-même ».

« En tous les parfaits », c'est-à-dire en toute créature libérée du péché, qu'elle soit humaine ou non humaine. Scot Érigène précise en effet : « Je ne dis pas simplement en tous les hommes, mais aussi en toute créature sensible. Car lorsque le Verbe de Dieu a assumé la nature humaine, il n'a exclu aucune substance créée qu'il assumait en même temps dans cette nature<sup>3</sup>. »

À Byzance, au siècle suivant, le grand poète mystique Syméon le Nouveau Théologien a une image savoureuse

1. MAXIME LE CONFESSEUR, *Questions à Thalassios* ; cité par Hélène et Jean BASTAIRE, p. 35-36.

2. MAXIME LE CONFESSEUR, *Ambigua* ; cité par Hélène et Jean BASTAIRE, p. 36.

3. JEAN SCOT ÉRIGÈNE, *De divisione naturae*, V, 36 ; cité par Hans URS VON BALTHASAR, *La Dramatique Divine*, t. IV, *Le Dénouement*, Éd. Culture et vérité, 1993, p. 346.

pour décrire la résurrection finale, à travers le feu, de l'ensemble de la Création : « De même qu'un ustensile de cuivre vieilli, sali et mis hors d'usage par le vers-de-gris, est livré au feu de l'artisan et façonné de nouveau comme neuf après refonte, de même la Création elle aussi, parce qu'elle a vieilli et a été souillée par nos péchés, sera dissoute dans le feu, refondue et transmuée pour devenir brillante et neuve, sans aucune comparaison avec celle qu'on voit à l'heure actuelle<sup>1</sup>. »

Par la chute de l'homme et bien qu'elle n'ait pas péché comme lui, la Création « est devenue elle aussi corruptible dans l'intérêt de l'homme, afin de lui procurer annuellement une nourriture corruptible ». Aussi est-il juste que, solidaire dans la déchéance, elle soit solidaire dans la régénération et que l'homme devenant à la fin des temps « immortel et spirituel » « toute la Création aussi soit rendue éternelle et immortelle »<sup>2</sup>.

### La révolution franciscaine.

Avec le second millénaire apparaît en Occident la figure archétypique de François d'Assise. On a vu que, pour l'essentiel, la Poverello n'apporte rien que n'offre déjà la Bible et la tradition chrétienne érémitique, en particulier dans son rapport privilégié avec les animaux. Son *Cantique des créatures* procède en droite ligne des Psaumes et du Cantique des trois enfants dans la fournaise qu'il récitait d'ailleurs avec prédilection.

1. SYMÉON LE NOUVEAU THÉOLOGIEEN, *Traité théologiques et éthiques, Premier traité éthique*, 4, Paris, Éd. du Cerf, coll. « Sources chrétiennes », t. I, 1966, p. 209.

2. *Ibid.*, p. 211.

Il n'a même pas inventé de considérer les animaux comme des frères. On se souvient que Gerasime le Palestinien et Florentius l'Italien traitaient de même leur lion ou leur ours. Ce qui est nouveau chez François, c'est le passage au premier plan, avec une force éclatante, de ce thème de la fraternité qu'il étend à toutes les créatures de Dieu, animées ou inanimées, soleil, vermisseau ou arbre, effectuant ainsi une révolution dont on est loin d'avoir tiré théologiquement les conséquences.

Bonaventure et les commentateurs franciscains à sa suite se taisent étrangement sur ce point. Dans sa *Legenda Major*, Bonaventure rapporte certes de multiples exemples où François traite littéralement de frères et sœurs les autres créatures, quelles qu'elles soient. Mais il refuse de prendre en compte le corollaire inévitable de cette fraternité, à savoir que toutes les créatures ont un même Père. Il se borne à dire qu'elles ont un même « Premier principe », la paternité ne pouvant convenir qu'à des créatures libres. Du coup, la fraternité reste de l'ordre du sentiment poétique et non de la réalité ontologique.

Cela n'empêche pas Bonaventure de synthétiser d'une manière grandiose toute la création en une hiérarchie ascendante qui permet au contemplateur de passer des créatures au Créateur selon trois degrés : l'ombre, le vestige et l'image. Par rapport « au Premier principe, à la Cause efficiente, à la Source éternelle », toutes les créatures sont « des exemplaires ou plutôt des copies, à la portée de nos esprits encore grossiers et sensuels, et destinés à les faire passer de l'univers sensible, qu'ils voient, au monde intelligible, qu'ils ne voient pas, comme on passe du signe au signifié<sup>1</sup> ».

1. BONAVENTURE, *Itinéraire de l'esprit vers Dieu*, chap. II, Paris, Vrin, 1960, p. 57-59.

C'est là une formidable dignité pour les créatures que de refléter comme dans un « miroir » la beauté du Créateur. Aussi Bonaventure s'exclame-t-il avec une ferveur toute franciscaine : « Celui que tant de splendeurs créées n'illuminent pas est un aveugle. Celui que tant de cris n'éveillent pas est un sourd. Celui que toutes ces œuvres ne poussent pas à louer Dieu est un muet. Celui que tant de signes ne forcent pas à reconnaître le Premier principe est un sot<sup>1</sup>. »

### La réaction thomiste.

Thomas d'Aquin est imperméable à l'idée d'une fraternité entre toutes les créatures. Il énonce pourtant fort bien le sens traditionnel du premier chapitre de la Genèse, qui implique respect des œuvres de Dieu et obligation de rendre compte de leur usage : « Il y a en Dieu une manière d'être qui fait qu'il prend soin de toutes les créatures, aussi bien des plus petites que des plus grandes. Nous devons nous aussi prendre soin des créatures quelles qu'elles soient, afin de nous servir de chacune d'elles selon que Dieu l'a réglé, si bien qu'au jour du jugement elles ne rendent pas témoignage de notre malice<sup>2</sup>. »

L'auteur de la *Somme théologique* reconnaît d'autre part en l'homme « une double affectivité, l'une selon la raison, l'autre selon la passion sensible. Du point de vue de la passion sensible, l'homme se laisse émouvoir envers les autres animaux, quand il leur arrive de souffrir ».

1. *Ibid.*, p. 43.

2. THOMAS D'AQUIN, « Des mœurs divines », dans *Opuscules*, t. VII, Vivès, 1858, p. 108-109.

frir. Or il est vraisemblable que, si l'on éprouve un tel sentiment de pitié à l'égard des animaux, on s'en trouve favorablement disposé à le ressentir envers les hommes<sup>1</sup> ». La souffrance provoque donc une certaine solidarité entre toutes les créatures capables de souffrir.

Mais Thomas d'Aquin se garde d'aller plus loin. Il s'en tient rigoureusement à la loi de fer de l'alliance noachique instaurée par Dieu après le déluge. Sain réalisme, dira-t-on, car il s'agit de vivre dans le monde tel qu'il est et non tel qu'il aurait dû être. Dans ce monde cruel où la violence règne et où les créatures s'entredévorent, la domination paternelle de l'homme, sa régence familiale s'estompent au profit d'une puissance dont l'équité est dure, la hiérarchie restrictive et l'harmonie coercitive.

Aristote vient à la rescousse afin d'établir que « les êtres qui n'ont que la vie, comme les plantes, existent, tous pris ensemble, en vue des animaux ; et les animaux eux-mêmes sont ordonnés à l'homme ». Le Stagyrte n'a-t-il pas dit que, « dans la hiérarchie des êtres, ceux qui sont imparfaits sont créés pour les parfaits » ? Conclusion de Thomas : « Si Dieu conserve la vie des animaux et des plantes, ce n'est pas pour elle-même, mais pour l'usage de l'homme<sup>2</sup>. »

On ne saurait mieux révoquer l'attention initiale que le Créateur portait à toutes ses créatures, chacune selon son ordre, avant la chute, et mieux prétendre les résorber toutes dans le seul souci des intérêts humains,

1. THOMAS D'AQUIN, *Somme théologique*, I-II, Q. 102, A. 6, Sol. 8, Paris, Éd. du Cerf, t. II, 1984.

2. THOMAS D'AQUIN, *Somme théologique*, IIa - IIae, Q. 64, A. I, Éd. Revue des jeunes, 1934, p. 34-36.

après le péché. L'alliance noachique efface-t-elle l'alliance originelle au point de ne plus laisser subsister sur terre, au centre de toutes choses, qu'un homme qui les phagocyte toutes ?

### Compassion des moniales.

En ce même XIII<sup>e</sup> siècle, les moniales ont beaucoup moins de difficultés que les théologiens à vivre la fraternité cosmique. Au monastère d'Unterlinden, à Colmar, une sœur converse dominicaine, Gertrude de Herckenheim, entend « le chant des oiseaux, le bourdonnement des insectes comme une prière, un hymne de reconnaissance à l'auteur de toutes choses ». « Lorsque les fleurs des champs, agitées par la brise, balancent leurs corolles et répandent leurs parfums, elle les nomme ses petites sœurs chéries, et les engage à encenser toujours Celui qui leur a donné de si brillantes couleurs et des senteurs si exquises<sup>1</sup>. »

Chez les religieuses cisterciennes d'Helfta, Mechtilde de Hackeborn, lorsqu'elle chante le Cantique des trois enfants dans la fournaise, obtient sans peine du Seigneur de précieux éclaircissements : « Quand on chante, dit Jésus, ce cantique pour convoquer les créatures, elles arrivent toutes spirituellement en ma présence, comme des personnes vivantes qui me glorifieraient de mes bienfaits. » Mechtilde approuve avec élan : « Il n'y a aucune raison de se refuser à croire que les choses

1. DE BUSSIÈRE, « Les mystiques d'Unterlinden », dans *Année dominicaine*, 6 avril, nouv. éd., Lyon, 1889, p. 256-257.

créées peuvent se présenter devant Dieu comme des personnes vivantes<sup>1</sup>. »

Dans le même monastère et au même moment, la grande sainte Gertrude adopte l'attitude d'intercession d'Isaac de Ninive six siècles plus tôt. « S'attachant, dit son biographe, à la dignité d'être que toute créature possède souverainement dans le Créateur, elle était touchée d'un très vif sentiment de pitié dès qu'elle voyait l'une d'elles, oiseau ou bête, souffrir de quelque incommodité. Aussitôt elle offrait à Dieu pour sa louange éternelle cette souffrance d'un être sans raison et désirait que le Seigneur daignât la relever de sa misère<sup>2</sup>. »

D'autres saintes femmes, au xv<sup>e</sup> siècle, sont émues par la souffrance universelle autant que si c'était la souffrance humaine ou même la souffrance de Dieu. Margerie Kempe, mystique anglaise qui ressemble à une « folle en Dieu » errant sur les routes, pousse des cris déchirants à la vue d'un cheval qu'on fouette, car elle s'y représente la flagellation du Christ<sup>3</sup>. Catherine de Gênes, visionnaire du Purgatoire, « porte compassion à toutes les créatures au point que lorsqu'on abat un animal ou qu'on coupe un arbre, elle semble ne pouvoir supporter de les voir perdre l'être que Dieu leur a donné<sup>4</sup> ».

1. MECHTILDE DE HACKEBORN, *Le Livre de la grâce spéciale*, III, 7, Tours, Mame, 1920, p. 200-201.

2. GERTRUDE D'HELFTA, *Le Héraut*, I, 8, dans *Œuvres spirituelles*, t. II, Paris, Éd. du Cerf, coll. « Sources chrétiennes », 1968, p. 159-161.

3. *Le Livre de Margerie Kempe*, chap. 28, Paris, Éd. du Cerf, 1989, p. 104.

4. « Vie et doctrine de Catherine de Gênes », dans *Sainte Catherine de Gênes*, Paris, Desclée de Brouwer, coll. « Études carmélitaines », 1960, p. 133.

### Montaigne et ses confrères.

Certains seront surpris d'apprendre qu'en pleine Renaissance, l'exaltation de la parenté entre l'homme et l'animal à laquelle se livre Montaigne dans ses *Essais* annonce bien moins le libertinage philosophique ultérieur qu'elle ne relaie la zoophilie de Plutarque traduit par l'évêque Amyot et celle des Bestiaires médiévaux. Traitant les animaux de « confrères<sup>1</sup> », Montaigne va jusqu'à se féliciter qu'un « certain respect, et un général devoir d'humanité, nous attache non aux bêtes seulement qui ont vie et sentiment, mais aux arbres mêmes et aux plantes<sup>2</sup> ».

Ce Raymond Sebond, théologien catalan du xv<sup>e</sup> siècle dont Montaigne fait l'apologie après en avoir traduit la *Théologie naturelle*, procure une solide assise à la fraternité cosmique qu'éprouve l'écrivain bordelais. Au lieu de restreindre cette fraternité à l'homme, Sebond la dédouble et triomphe ainsi des réticences bonaventuriennes à faire de Dieu le Père de toutes les créatures.

« La première fraternité est celle de l'homme avec toutes les autres choses inférieures, car lui étant créature de Dieu, et elles aussi créatures de ce même Dieu, cette origine commune d'un seul Père conclut aussi une générale fraternité de l'homme à toutes les autres créatures. L'autre fraternité est particulière entre les hommes comme étant enfants du même créateur, et chacun de nous étant son image ; il n'en est point de plus grande ni de plus étroite que celle-ci<sup>3</sup>. »

1. MONTAIGNE, *Essais*, chap. 12, Pierre VILLEY (éd.), Paris, Presses universitaires de France, 1965, p. 452.

2. *Ibid.*, chap. 11, p. 435.

3. Raymond SEBOND, « Théologie naturelle », chap. 126, trad. Montaigne, dans *Œuvres complètes* de Montaigne, Louis Conard, t. XI, 1928, p. 217.



Chez les Carmes Déchaux contemporains de Montaigne, on trouve des religieux extatiques qui, comme Barthélemy de Saint Basile, « prêchent aux arbres et aux oiseaux dociles à leur éloquence<sup>1</sup> ». On découvre aussi cette assertion magnifique de la Madre elle-même, Thérèse d'Avila, sur les rapports entre le monde et Dieu : « Un jour, je vis comment le Seigneur se trouve dans toutes les créatures. Il me vint la comparaison d'une éponge, qui est complètement imprégnée d'eau<sup>2</sup>. »

Pour ceux qui seraient tentés de confondre ici panenthéisme (toutes choses en Dieu) et panthéisme (toutes choses identiques à Dieu), Jean de la Croix confesse de la même façon, dans son *Cantique spirituel*, qu'il écoute à travers « la variété de toutes les créatures une musique silencieuse, une harmonie incomparable qui surpasse tous les concerts d'ici-bas<sup>3</sup> ».

Dans *La Vive Flamme d'amour*, il précise que « l'âme voit alors avec évidence que toutes les créatures sont distinctes de Dieu, en tant qu'elles sont créées ; mais elle les voit en lui avec leur force, leur provenance et leur vigueur. L'âme comprend si bien que par son être infini Dieu est éminemment toutes ces choses, qu'elle les connaît mieux en lui qu'en ces choses mêmes ». De sorte que par un renversement singulier, « elle

1. B. ZIMMERMAN, *Les Saints Déserts des Carmes déchaussés* ; cité par BRUNO DE JÉSUS MARIE, *Saint Jean de la Croix*, Paris, Plon, 1932, p. 113-114.

2. THÉRÈSE D'AVILA, « Relations spirituelles diverses », dans *Œuvres complètes*, Paris, Éd. du Seuil, 1949, p. 561-562.

3. JEAN DE LA CROIX, *Cantique spirituel*, dans *Œuvres spirituelles*, Paris, Éd. du Seuil, 1947, p. 768.

connaît les créatures par Dieu, et non pas Dieu par les créatures<sup>1</sup> ».

### Calvin et la résurrection des bêtes.

En ces temps de Réforme et de Contre-Réforme, les protestants ne s'écartent pas de la tradition commune à l'égard de la nature. On pourrait même dire qu'ils l'approfondissent sur certains points par leur fidélité plus grande à l'Écriture.

Ainsi Calvin, dans sa préface à la Bible de Genève, doit à sa fréquentation renouvelée des Psaumes une ardeur accrue pour célébrer le cantique des créatures : « Les oiselets chantants chantaient Dieu, les bêtes le réclamaient, les éléments le redoutaient, les montagnes le résonnaient, les fleuves et fontaines lui jetaient œillades, les herbes et fleurs lui riaient<sup>2</sup>. » Tableau digne d'un Ronsard biblique.

Pour ce qui concerne l'attitude envers les animaux, sa lecture du Deutéronome lui fait prendre au sérieux les prescriptions en faveur des bœufs. « Dieu les regarde en pitié, car ils sont ses créatures. Nous les traiterons humainement, de sorte qu'en exerçant équité, nous fassions notre devoir jusqu'aux bêtes brutes, qui ne se peuvent plaindre des injures qu'on leur fait<sup>3</sup>. »

1. JEAN DE LA CROIX, *La Vive Flamme d'amour*, p. 1038-1039.

2. CALVIN, « Préface au Nouveau Testament », dans *Œuvres choisies*, Olivier MILLET (éd.), Paris, Gallimard, coll. « Folio Classique », 1995, p. 31.

3. CALVIN, « Sermon 142 sur le Deutéronome », dans *Œuvres complètes*, 1863-1900, t. XXVIII, p. 220-222.

Rien là toutefois que les chrétiens n'aient enseigné jusqu'à présent. Plus originale est l'affirmation explicite de la résurrection de toutes les créatures. D'Augustin à Thomas d'Aquin, la tradition s'en était presque toujours tenue à une interprétation singulièrement édulcorée de l'épître aux Romains. Avec l'homme devaient ressusciter les quatre éléments (air, eau, terre, feu), mais pas les animaux et les plantes, interdits d'éternité.

Dans son *Institution de la religion chrétienne*, Calvin balaie cette étrange incohérence en précisant ce que saint Paul dit de toute évidence, à savoir que « les bêtes brutes, et même les créatures insensibles, jusqu'au bois et aux pierres, ayant quelque sentiment de leur vanité et corruption, sont en attente du jour du jugement pour en être délivrées<sup>1</sup> ».

Il y revient dans le commentaire propre qu'il donne ailleurs de l'épître aux Romains : « Non que les créatures (bêtes brutes, arbres et métaux) doivent être participantes d'une même gloire avec les enfants de Dieu, mais que selon leur mesure et portée elles les accompagneront dans ce meilleur état, parce qu'avec le genre humain Dieu rétablira alors aussi le monde qui maintenant est déchu et abâtardi<sup>2</sup>. »

Dans la liberté de ses *Propos de table*, Luther exprime d'une manière plus gaillarde, mais dans l'esprit de la vision d'Isaïe, la même assurance sur l'état de l'univers glorieux : « Il ne faut pas entendre que les cieus ne seront qu'airs et la terre rien que sable. Il faudra y

1. CALVIN, *Institution de la religion chrétienne*, III, 9, Genève, Labor et Fides, t. III, 1958, p. 183-184.

2. CALVIN, *Commentaire de l'épître aux Romains*, Genève, Labor et Fides, 1960, p. 192-193.

mettre tout ce qui leur appartient, sans quoi la terre, le ciel et les airs ne seraient pas ce qu'ils sont : les moutons, les bœufs, les autres animaux, les poissons, et le reste. » Fini les animaux venimeux. « Non seulement ils ne nous seront plus nuisibles, mais seront aimables, joyeux et agréables à voir, et nous jouerons avec eux<sup>1</sup>. »

41. LUTHER, *Propos de table*, préface Pierre CHAUNU, Paris, Aubier, 1992, p. 336-338.

### Chrétiens complices.

À ce concert ininterrompu d'estime et de louange adressé à la création dans la droite ligne de l'Ancien et du Nouveau Testament, le xvii<sup>e</sup> siècle va infliger un démenti qui gagnera de proche en proche et tentera de réduire au silence la musique des créatures célébrée par Jean de la Croix et ses prédécesseurs.

De cette insolite asphyxie, le christianisme ne fut pas délibérément responsable. Tant bien que mal, il s'efforça de garder l'essentiel. Mais en son sein, une certaine philosophie et une certaine mystique se firent complices de l'abandon de la terre au profit d'une idéologie matérialiste et athée. « Complice, c'est autant qu'auteur, pire qu'auteur, dit Péguy, car au moins l'auteur a le courage de commettre son crime. Le complice laisse faire<sup>1</sup>. »

1. PÉGUY, *Le Mystère de la charité de Jeanne d'Arc*, dans *Œuvres poétiques complètes*, Paris, Gallimard, coll. « La Pléiade », 1975, p. 419.

Le rationalisme chrétien nourri de Descartes laissa faire, de même que laissa faire l'idéalisme chrétien, résurgence du manichéisme antique. Tous deux laissèrent se consommer la rupture entre la terre et le ciel, le corps et l'âme, la chair et l'esprit, quand ils n'y contribuèrent pas activement. Le mystère de l'Incarnation connut là un véritable désastre théologique et mystique.

Effectué dans la ligne du rationalisme cartésien, le développement de la science moderne n'est pas ici en cause. Ce qui gêne, c'est l'amputation pour un nombre croissant d'intelligences de la dimension spirituelle, pneumatique, de la réalité observée. Une telle option pouvait être de bonne méthode, dans le champ d'intervention conceptuelle et technique que l'on s'assignait. Le chirurgien ne s'inquiète pas de l'état d'âme de son patient. N'empêche que le patient n'est pas réductible à l'état de ses artères et de son souffle.

De même, la vie intérieure outrepassa curieusement toute contingence pour atteindre à la racine du créé. Mais ce ne saurait être au mépris de la création. L'opération de désincarnation à laquelle se sont livrées tant d'âmes pieuses durant les derniers siècles est l'inverse de celle à laquelle le Verbe de Dieu a consenti, lorsqu'il s'est fait chair pour évangéliser toute chair et sauver toute créature.

### Résistance de l'humanisme dévot.

Cette double dérive, qui entraîne à la fois la réification objective du monde et sa dépréciation métaphysique – les deux étant liées par une même perte de sens de l'univers et un même manque d'amitié pour lui –

ne s'opéra pas sans résistance. Elle apparut en pleine exubérance d'un humanisme dévot et d'une louange baroque dont on aurait pu croire qu'ils suffiraient à en limiter les dégâts, en assurant le rebond créateur de la grande tradition ecclésiale.

On ne lit pas sans bonheur les innombrables références que François de Sales fait aux animaux et aux végétaux dans ses sermons et ses traités. Ce jardin d'Éden familièrement ressuscité ressemble fort au jardin d'Ombrie de l'autre François, patron de l'évêque de Genève. Le prélat ne manque pas d'invoquer le *Cantique du soleil* aussi bien que le *Cantique des trois enfants dans la fournaise*, et le *Cantique des cantiques* lui sert à montrer comment « toutes les créatures viennent apporter à Dieu les fleurs de leurs bénédictions, les pommes de leur actions de grâces<sup>1</sup> ».

Disciples directs du Poverello, les capucins demeurèrent au premier rang de cette célébration. Ainsi Yves de Paris invite-t-il les lecteurs de ses *Morales chrétiennes* « à faire une visite continuelle du monde pour entendre toutes les créatures qui nous crient qu'elles sont les œuvres de Dieu, pour recueillir leurs voix, et y joignant les jubilations de notre cœur, en faire un sacrifice solennel à la souveraine Majesté<sup>2</sup> ».

Les jésuites Louis Richeome et Jean de Bussières ne sont pas moins émerveillés dans leur contemplation du lys et du glaïeul, de la mouche et du lézard, de la neige et de la rose. Le mystique Jean-Joseph Surin, dans son

1. FRANÇOIS DE SALES, *Traité de l'amour de Dieu*, dans *Œuvres*, Paris, Gallimard, coll. « La Pléiade », 1969, p. 593.

2. YVES DE PARIS, *Morales chrétiennes*, cité par Henri BREMOND et Charles GROLLEAU, *Anthologie des écrivains catholiques en prose au XVII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Crès, 1919, p. 97-98.



*Catéchisme spirituel*, donne en exemples « les personnes qui aiment toutes les choses créées de Dieu, sont débonnaires envers les animaux, ne peuvent nuire à quoi que ce soit et ont, par un instinct du tout divin, compassion de toutes choses qui souffrent quelques préjudices<sup>1</sup> ».

C'est aussi la position de Pierre de Bérulle, fondateur de l'Oratoire en France, qui « ne pouvait souffrir sans douleur qu'on tuât aucune bête ». « Il mangeait souvent par humilité à la cuisine et il arriva qu'y étant seul une fois, il aperçut de petits animaux qui jouaient ensemble. « Voyez-vous, dit-il à un Père qui lui parlait, voilà qui rend hommage à l'existence et au mouvement de Dieu en soi-même. Cette chose si petite à nos yeux a une origine très haute, et elle adore par sa condition et par son état ce qui est ineffable et inconcevable<sup>2</sup>. »

Le plus radical défenseur de la tradition chrétienne cosmique est le mystique allemand Angelus Silesius, qui s'inspire aussi bien de François d'Assise que de Maître Eckhart. Il a cette belle image de l'homme comme pasteur universel : « Si tu possèdes en toi le Créateur, tout court après toi : homme, ange, soleil et lune, air, feu, terre et ruisseau<sup>3</sup>. » Il illustre lui aussi l'affirmation de Jean de la Croix selon laquelle « la créature est incluse en Dieu ». Si bien que « le créé subsistant entièrement dans le Verbe divin, comment pourrait-il dépérir et disparaître ? »<sup>4</sup>.

1. Jean-Joseph SURIN, *Catéchisme spirituel*, 1669, t. II, p. 301-307.

2. GERMAIN HABERT DE CERISY, *La Vie du cardinal de Berulle*, 1646, p. 705-706.

3. ANGELUS SILESIUS, *Le Pèlerin chérubinique*, Paris, Éd. du Cerf, coll. « Sagesses chrétiennes », 1994, p. 292.

4. *Ibid.* p. 57.

### Le désastre de l'animal-machine.

Dans ce déploiement de sympathie réciproque et de célébration commune qui unit tous les membres de la famille de Dieu sous la responsabilité de l'homme, la thèse de « l'animal-machine » explose comme une bombe. Les effets dévastateurs de cette théorie vont devenir en quelques décennies le symbole d'une nouvelle mentalité.

Dans son *Discours de la méthode*, Descartes énonce froidement que l'animal n'est « qu'une horloge, qui n'est composée que de roues et de ressorts », même si elle « peut compter les heures et mesurer le temps plus justement que nous »<sup>1</sup>. En d'autres termes, la mécanique animalière peut être plus parfaite que l'intelligence humaine. Elle n'en obéit pas moins à un déterminisme strict qui ne laisse place à aucune intervention de la pensée.

Descartes prend soin de préciser qu'il parle « de la pensée, non de la vie ou du sentiment, car il n'ôte la vie à aucun animal, ne la faisant consister que dans la seule chaleur du cœur. Il ne refuse pas même aux bêtes le sentiment, pour autant que celui-ci dépende des organes du corps<sup>2</sup> ». Singulière reculade trop peu souvent notée, car qu'est-ce qu'une horloge qui demeure sensible, une machine qui continue d'avoir de l'affectivité ?

1. DESCARTES, *Discours de la méthode*, dans *Œuvres*, ADAM et TANNERY (éd.), t. VI, 1902, p. 59-60.

2. DESCARTES, « Lettre à Henry Morus » dans *Correspondance avec Arnaud et Morus*, Geneviève LEWIS (éd.), Paris, Vrin, 1953, p. 127.

Les disciples n'auront pas ce genre de prudence. Le plus fanatique sera Malebranche, un religieux oratorien (triste héritier de Bérulle !) qui, tout grand philosophe qu'il fût, se ridiculisa par des affirmations comme celles-ci : « Les animaux mangent sans plaisir, ils crient sans douleur, ils croissent sans savoir ; ils ne désirent rien, ne craignent rien, ne connaissent rien<sup>1</sup>. » On peut cogner sur eux sans remords, comme le philosophe le fait lui-même. « Cela ne sent point<sup>2</sup>. »

Malebranche réplique à ceux qui s'indignent : « Les animaux étant innocents, s'ils étaient capables de souffrir, il arriverait que sous un Dieu infiniment juste et tout-puissant une créature innocente souffrirait de la douleur, qui est une peine et la punition de quelque péché<sup>3</sup>. » Malebranche ne s'avise pas que son argument est réversible et qu'on peut se demander, dans le cas où la science confirmerait l'existence de cette douleur, si la justice de Dieu n'exige pas que l'animal ait une âme au même titre que l'homme et participe alors au salut.

1. MALEBRANCHE, *De la recherche de la vérité*, IV, 2, 7 ; cité par Luc FERRY et Claudine GERMÉ, *Des animaux et des hommes*, Paris, Livre de poche, coll. « Biblio-Essais », 1994, p. 200.

2. TRUBLET, *Mémoires pour servir à l'histoire de M. de Fontenelle*, 1759, p. 115.

3. MALEBRANCHE, *De la recherche de la vérité*, IV, 11 ; cité par Luc FERRY et Claudine GERMÉ, p. 46.

### Capitulation janséniste.

Devant de telles aberrations, beaucoup de chrétiens se révoltent, en particulier des femmes comme Mme de Sévigné, Mme de la Sablière, la princesse Palatine, la duchesse de Noailles, et bien sûr La Fontaine. Plutôt que de considérer les animaux comme des êtres entièrement inanimés, le magistère ecclésiastique s'en tient à la répartition classique que le thomisme aristotélicien a établie entre trois sortes d'âmes : végétative (plantes), sensitive (animaux), raisonnable (hommes).

Attentifs aux mouvements de l'époque, les jésuites sentent le danger qu'un glissement s'opère de l'animal à l'homme, si l'on consent à ne plus voir dans le premier qu'une pure mécanique à laquelle le second finira par être assimilé, dût-on reconnaître derrière cet automate l'action de Dieu, grand manipulateur. On ne brise pas impunément une solidarité qui remonte à la Bible, solidarité certes hiérarchisée, mais indéfectible, entre toutes les créatures.

À l'inverse, les jansénistes, derrière Arnauld et Nicole, se laissent gagner par les perspectives de l'animal-machine et dissèquent à qui mieux mieux des bêtes vivantes pour observer la circulation du sang. Non moins contestables sur le plan de la pensée que sur celui de la pratique, ils mobilisent saint Augustin au service d'une automatisation du vivant, pour mieux creuser l'abîme entre l'immortalité de l'âme humaine et l'inexistence de toute autre âme, méprisant le fait qu'Augustin n'a jamais cessé d'être vitaliste et aristotélicien.

Ils forcent ainsi, chez le grand docteur d'Occident, l'opposition entre la nature et la grâce au point de les rendre incompatibles et de développer une foi toute en intériorité, foncièrement étrangère à la nature. Dans

ses *Confessions*, Augustin a certes mis en avant ce qu'on pourrait appeler l'intimisme de la foi : « moi et mon Dieu ». Mais ce dialogue de personne à personne n'a jamais exclu la communion avec l'ensemble des créatures. Comme tous les Pères de l'Église, Augustin enseigne la gloire de la Création et la révélation finale d'une « nouvelle terre » et de « nouveaux cieux ».

Pascal au contraire est théologiquement acosmique, tout génial physicien qu'il soit. Au seuil des temps modernes, il incarne justement cette séparation funeste entre nature et grâce qui a nourri le schisme des trois derniers siècles, la nature étant dévolue à la science et la foi ne s'occupant plus que de Dieu. Résolument étranger à la Bible, Pascal n'entend plus chanter les cieux et avoue que « le silence éternel des espaces infinis l'effraie<sup>1</sup> ». Mieux encore, il ose cette contre-vérité monumentale selon laquelle « jamais aucun auteur canonique ne s'est servi de la nature pour prouver Dieu<sup>2</sup> ».

### Le vertige panthéiste.

Aux XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles se généralise le mouvement qui emporte l'esprit moderne hors des catégories bibliques et chrétiennes et place les œuvres de Dieu en dépendance du bon comme du mauvais vouloir de l'homme. Déisme, agnosticisme et athéisme s'unissent pour ne plus reconnaître sur terre d'autre maître que ce

1. PASCAL, *Pensées*, Léon BRUNSCHVICG (éd.), revue par Victor GIRAUD, Rombaldi, 1943, p. 136.

2. *Ibid.*, p. 153.

nouveau Prométhée qui croit n'avoir plus de compte à rendre à personne.

À l'époque romantique, les chrétiens partagent l'ivresse du sentiment de la nature. Mais ils s'en méfient aussi beaucoup, de peur de succomber au paganisme. Dévitalisés par le jansénisme et l'idéalisme, ils trouvent en Chateaubriand un ultime recours dans la célébration nostalgique et quasi funèbre des beautés de la création. Mais par son orgueilleuse fidélité au passé, l'auteur du *Génie du christianisme* ressuscite moins la puissante voix de la Bible qu'il ne l'ensevelit sous les voiles du tombeau.

Rousseau règne en maître, et le panthéisme du « promeneur solitaire » fait basculer du côté païen le christianisme mal assuré de bon nombre de croyants qui ne se résignent pas à cette préférence obstinée donnée au ciel contre la terre par tant de pasteurs d'une religion désincarnée.

L'exemple de Lamartine est significatif. Le poète oscille avec une amplitude croissante entre la foi chrétienne de son enfance et le déisme panthéiste de Rousseau. Il écrivait pourtant en 1836, dans un post-scriptum à une nouvelle édition de *Jocelyn* : « Parce que le poète voit Dieu partout, on a cru qu'il le voyait en tout », au sens où il l'aurait confondu avec tout. « Non, mon Dieu est le Dieu de l'Évangile, le Père qui est AU CIEL, c'est-à-dire partout<sup>1</sup>. » Mais le visage de ce Dieu personnel finit par s'évanouir dans le fascinant anonymat du Tout.

Pour l'immense Hugo, la question ne se pose même pas. Il n'a jamais été chrétien. Si des accents bibliques retentissent dans son œuvre, ce sont ceux de l'Ancien

1. LAMARTINE, *Jocelyn*, Paris, Hachette, 1872, p. 11.

Testament, peu à peu recouverts durant l'exil par un raz de marée panthéiste qui ne ménage plus aucune distance ontologique entre le Créateur et ses créatures.

### Réquisitoire de Michelet.

Michelet va reprocher furieusement aux chrétiens leur désertion. L'historien prend la défense de la création en des termes étonnamment actuels, au point d'inscrire au compte d'un « préjugé judaïque » la crainte que le christianisme aurait toujours montrée de la nature, « la fuyant en la maudissant<sup>1</sup> ».

Michelet étend son réquisitoire aux trois religions monothéistes : « Les trois peuples du Livre, le juif et ses deux fils, le chrétien et le musulman, cultivant la Parole et négligeant la vie, riches en mots, pauvres d'œuvres, ont oublié la Terre. *Terra mater*. Voyez la nudité du vieux monde gréco-byzantin. Voyez les maus-sades déserts, âpres, salés de la Castille. La Perse, ce paradis de Dieu, qu'est-elle ? Un cimetière musulman<sup>2</sup>. »

Emporté par son éloquence polémique, Michelet jette : « La Terre fit trop l'amour, qu'elle fasse aujourd'hui pénitence. » Et revenant à son ennemi préféré, il dénonce dans le christianisme « la haine de la création et la persécution, l'exil de Dieu le Père. Il ne tint pas à l'homme que Dieu ne fût mis *hors la nature* hors de la grande église dont il est la vie, l'âme, qui naît, incessamment de lui<sup>3</sup> ».

1. MICHELET, *Le Peuple*, Paris, Hachette, 1846, p. 233.

2. MICHELET, *Bible de l'humanité*, Paris, Chamerot, 1864, p. 470.

3. *Ibid.*, p. 470.

Michelet se révolte contre le sort réservé aux animaux par l'anthropolâtrie cartésienne et ecclésiastique : « Ainsi, il n'y aurait point de Dieu pour l'animal ; le père tendre de l'homme serait pour ce qui n'est pas homme un cruel tyran. Créer des jouets, mais sensibles, des machines, mais souffrantes, des automates qui ne ressembleraient aux créatures supérieures que par la faculté d'endurer le mal ! Que la terre vous soit pesante, hommes durs qui avez pu avoir cette idée impie<sup>1</sup>. »

Michelet se représente au contraire la nature comme un banquet universel auquel toutes les créatures sont conviées. Les animaux réhabilités y ont leur place « comme de petits parents figurent au bas bout de la table dans une noble maison. Ils ne disent rien, il est vrai, mais ils sont dociles, ils écoutent patiemment ; l'homme, comme prêtre en sa maison, les prêche au nom du Seigneur<sup>2</sup> ».